

## **LES FORGES d'ANTOIGNÉ**

Ce 14 mars 2022, dans le cadre de notre première sortie cyclo de la saison, nous nous retrouvons à Sainte-Jamme pour visiter la forge d'Antoigné.

Tout d'abord, un peu d'histoire. Le site que nous découvrons doit son nom à Antonius (en français Antoine), personnage gallo-romain cité pour la première fois dans le testament de St Bertrand, évêque du Mans datant de 616. Il y est mentionné qu'Antoigné est donné au monastère-hôpital de Pontlieue sous la surveillance administrative du monastère de la Couture (fondé par St Bertrand) au Mans. A cette époque, Antoigné englobait le territoire de Sainte-Jamme.

Charles de Beaumanoir devenu huguenot commandait l'aile gauche de l'armée protestante à la bataille de St Denis, en 1567. Il conduisit la noblesse de l'Anjou, du Maine et de la Bretagne au prince de Condé, à La Rochelle. Ce Charles de Beaumanoir aurait été tué en 1572 lors du massacre de la St Barthélémy. Son fils lui succèdera et sera le célèbre Jean III de Beaumanoir, marquis de Lavardin, seigneur d'Antoigné, maréchal de France, né au château de Tucé en 1551. Il se serait trouvé dans le carrosse du roi Henri IV quand celui-ci fut assassiné à Paris en 1610 par Ravallac. Au sacre de Louis XIII, Beaumanoir fit fonction de Grand Maître de France et, en 1612, fut envoyé comme ambassadeur extraordinaire en Angleterre. Après avoir courtisé Françoise de Maridort, veuve de Jean de Couesme, seigneur de Lucé(le Grand Lucé) et de Bonnétable – elle deviendra comtesse de Montsoreau, *la fameuse Dame de Montsoreau* – il épouse Catherine de Carmain et en eut 9 enfants.

Après avoir appartenu aux descendants des Beaumanoir, Antoigné fut vendu en 1705 à René Mans de Froullay, fils de Rémy de Froullay, comte de Tessé et de Madeleine de Beaumanoir. Ce Rémy de Froullay était devenu, en 1703, le célèbre maréchal de Tessé. Il mourut en 1725, près de Paris et fut inhumé dans la chapelle du château de Vernie.

A la Révolution, les biens du comte de Tessé d'alors furent confisqués pour cause d'émigration. Les forges furent affectées à l'alimentation de la fonderie d'Alençon, ce qui suscita les plaintes du district de la Sarthe. Il fut question de la supprimer malgré son utilité. Elle fut vendue à Nicolas Hébert de Hautéclair, conseiller du roi, trésorier de France, qui la revendit à Nicolas Louis Juteau du Houx, procureur général près de la cour de justice criminelle du département de la Sarthe. Ce dernier fut un profiteur de la Révolution et sut s'embourgeoiser. Par alliance, le domaine passa à son gendre, Jean-Jacques Dubois, acquis aux idées de la Révolution, qui, en tant qu'officier, mena le combat contre les chefs de la Vendée militaire. La forge ne fut remise en activité que vers 1828 par le naturaliste Charles Drouet. La fille de Jean-Jacques Dubois, Amélie, épousa Charles de Puisard. A la mort de madame de Puisard, la propriété passa à sa nièce en 1886, la baronne de Brincard, laquelle vendit château et domaine d'Antoigné à Armand Alexandre Chappée, gendre de Victor Doré, propriétaire de la forge et du château de Port Brillet en Mayenne. Il eut plusieurs enfants dont Julien Chappée né en 1862, artiste dont le nom était très connu au Mans.

Victor Doré était le fils de Louis-Jean Doré, fendeur (lamineur) à la forge d'Antoigné. Il était né à Sainte-Jamme en 1814. Quand il eut 14 ans, il commença à travailler chez M. Drouet, conseiller général de la Sarthe, naturaliste et archéologue, maître de la forge d'Antoigné. Victor Doré continua ses travaux chez M. Buon, maître de la forge de 1835 à 1839. Il épousa en 1836 la nièce du sacriste de Sainte-Jamme. Venu au Mans avec M. Chevé, il fonda en 1841, rue St

Pavin des Champs, sous la raison sociale Doré, Chevé et Cie, une usine longtemps désignée sous le nom de Fonderie du Mans.

Doré et Chevé prirent à leur compte, vers 1855, l'usine d'Antoigné. Mais vers 1860-1862, l'association avait pris fin et Doré resta seul à la tête des deux usines du Mans et d'Antoigné. Il fut secrétaire puis vice-président de la Chambre de Commerce du Mans de 1869 à 1872. Conseiller municipal du Mans depuis 1856, il fut 1<sup>er</sup> adjoint de 1866 à 1872. Il mourut en 1898 dans sa propriété du Cognier.

Sa fille Victorine, née en 1837, épousa son cousin Armand Alexandre Chappée. Sa fille Ernestine, née en 1843, se maria avec Adrien Martin.

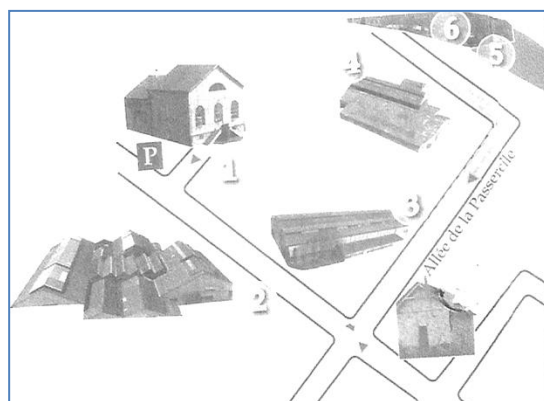
En 1875, Victor Doré, complètement infirme, avait remis ses usines à ses deux gendres. Celle d'Antoigné fut le lot de M. Armand Chappée. Celui-ci va donner à la fonderie une vigueur qui lui fera atteindre son apogée. Non seulement il modernise l'usine, mais il diversifie la production dont les produits, destinés à la fois aux particuliers et aux marchés publics, sont présentés non pas dans un catalogue, mais dans « l'album », terme beaucoup plus noble. Lors de l'Exposition universelle de 1889, une « vasque avec statue » permet à Armand Chappée de remporter le grand prix de fonderie. Il sera aussi primé à Sydney (1880), Melbourne (1881), Amsterdam et Vienne (1883), Anvers (1885), Rennes (1887), Milan (1906), Bruxelles (1910). Le nom Chappée est ainsi devenu un nom de marque dont se souviennent nombre de Sarthois.

En 1895, Armand Chappée s'associe à ses deux fils, Julien et Louis. La guerre de 1914 stoppe le développement de l'usine qui doit même fermer ses portes un moment. Elle participe alors à l'effort de guerre en fabriquant grenades et obus. Dès la fin de la guerre, les fabrications de 1914 reprennent.

En 1922, Louis continue l'œuvre de son père mais les querelles avec Julien minent l'entreprise. Il finit par se retirer. Julien et ses fils accumulent alors les échecs retentissants et abandonnent la Société anonyme des Etablissements Chappée à Jean Raty, gérant de la société des Hauts Fourneaux de Saulnes en Lorraine. En 1929, celui-ci crée la Générale de Fonderie qui deviendra la SGF en 1935.

Pour répondre au boom économique qui fit suite à la seconde guerre mondiale et aux « trente glorieuses », l'usine d'Antoigné est rénovée en 1959-1960. Le chauffage central se développe, la production de radiateurs explose. Mais très rapidement la production chute. La fonderie de bronze disparaît en 1970, celle des pièces diverses en 1978. La destruction du cubilot (four qui fondait la fonte importée) en 1985 marque un coup fatal dont l'usine ne se relèvera pas. La fermeture définitive intervient en 1986 malgré une lutte farouche des ouvriers.

Maintenant que nous connaissons mieux les racines du lieu, ses époques de prospérité mais aussi celles de la difficulté, la visite peut commencer. Nous allons nous intéresser à la vie de l'entreprise, à tous ces travailleurs qui, à la sueur de leur front, en feront un des fleurons de notre industrie



sarchoise, fleuron dont la renommée dépassa largement les frontières du département : qui ne connaît, en effet, le nom de « Chappée » ?



Gérard Viel, un des « anciens » de la fonderie, président de l'Association des Fondateurs d'Antoigné, accompagné de quatre collègues, nous accueille devant la porte du musée (→ plan n°1), ancien atelier construit entre 1917 et 1918 pour fournir à l'armée obus et grenades. D'abord générateur d'électricité, ce bâtiment fut le garage des locomotives qui reliaient l'usine à la gare de Montbizot. Ainsi arrivaient les matières premières et ressortaient les produits finis. Ce garage fut ensuite transformé en restaurant d'entreprise jusqu'à la fermeture définitive de l'usine.

A l'extérieur, nous nous retrouvons autour d'un bas fourneau. De nombreux exemplaires ont été découverts dans la région suite aux grands travaux récents (TGV, LGV, autoroutes). Pas étonnant car la matière première permettant de les faire fonctionner y était abondante : les forêts, nombreuses, permettaient de fabriquer le charbon de bois ; le sol contenait une grande quantité de minerai de bonne qualité (pierre de roussard).



Nous longeons l'atelier 23 (→ plan n°2) que nous laissons sur notre droite. Pourquoi ce nom ? Tout simplement parce qu'il a été construit en 1923. On y fabriquait des radiateurs en fonte. Vint ensuite l'atelier d'ajustage (→ plan n°3) érigé en 1917-1918 pour y fabriquer obus et grenades. Puis la chaudronnerie (→ plan n°4) qui apparaît sur les plans dès 1850. Il faisait partie du site primitif.

Nous arrivons au barrage (→ plan n°5). C'est ici qu'était installée la forge à bras de 1618. L'eau, canalisée par cet ouvrage, entraînait des roues à aubes dont l'énergie faisait fonctionner l'ensemble des mécanismes nécessaires à faire tourner l'usine. Les roues à aubes furent remplacées à la fin du 19<sup>ème</sup> siècle par une turbine produisant de l'énergie électrique. Près de ce barrage, une île formée par les alluvions de la Sarthe vit s'élever un atelier où furent moulés, dès 1914, obus et grenades nécessaires à l'effort de guerre.

Sur le chemin du retour, nous nous attardons en différents endroits où existaient naguère des bâtiments de production... désormais disparus. Nous échangerons sur les conditions de vie des ouvriers. Le travail, pénible, limitait l'espérance de vie. Pour garder ses ouvriers, l'entreprise leur accorda des avantages : prévention des accidents, formation professionnelle, pensions de retraite bien avant la création de la retraite légale en 1910, abondamment d'un livret de Caisse d'Epargne, création d'une société de Secours mutuel qui participe aux frais de santé, construction de maisons ouvrières, ouverture d'une école ménagère, service de garde d'enfants... Ce paternalisme, décrié à notre époque car il plonge le monde ouvrier dans une situation de dépendance par rapport au patronat, a malgré tout contribué à améliorer la condition ouvrière.



Dans la salle d'exposition, nous découvrons une réalisation récente : la maquette de la gare de Montbizot et le réseau de chemin de fer qui permettait d'alimenter la forge en matières premières mais aussi d'expédier ses produits vers ses clients.



Pour clore cette visite, Gérard Viel passe aux travaux pratiques : il nous fait une démonstration de coulage d'une médaille en étain (circuit des 24h). Il répond à toutes nos interrogations et propose à quelques volontaires de participer... l'occasion de se rendre compte que certains coups de main ne sont pas évidents à prendre



Pour conclure, revenons à « l'album », ce fameux catalogue de la fonderie dont la richesse et la diversité des productions donne le tournis : cuisinières, poêles,



radiateurs, chaufferettes, outils divers, fers à repasser, tire-bottes, seaux, gratte-pieds, dessous de plats, marmites, poêlons, vasques, statues, lampadaires (tunnel du Mans), matériels de Chemins de Fer, matériels d'usine à gaz...



Une visite enrichissante qui se termine, dans une ambiance sympathique et détendue, par une petite collation avec nos guides.

François Porcheron